Document généré le 12 juil. 2025 03:47

Relations

Documentaire
Les Rose

Martin Forgues

Numéro 812, printemps 2021

URI : https://id.erudit.org/iderudit/95332ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)
1929-3097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Forgues, M. (2021). Compte rendu de [Documentaire / *Les Rose*]. *Relations*, (812), 49–49.

Tous droits réservés © Relations, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

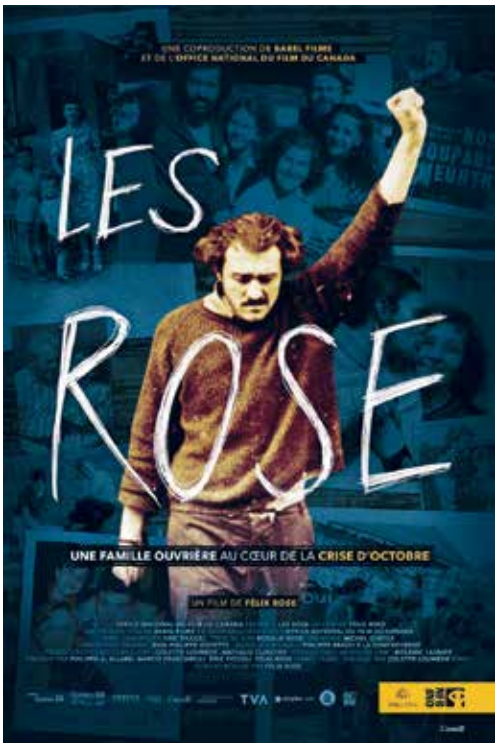
Les Rose

Réalisation : Félix Rose
Production : ONF et Babel Films
Québec, 2020, 127 min.

Peut-on humaniser un personnage historique qualifié de « terroriste » par des milliers de gens ? Ce documentaire répond par l'affirmative avec un courage et une audace qui lui ont d'ailleurs valu de nombreuses critiques dès sa sortie. On a reproché notamment au cinéaste Félix Rose de vouloir romancer la vie et les actes de son père, Paul Rose, un membre de la cellule Chénier du Front de libération du Québec (FLQ) qui, en octobre 1970, a kidnappé et tué le ministre Pierre Laporte. Or, le documentaire ne cherche aucunement à réécrire l'histoire – les membres de la cellule Chénier ayant toujours assumé leur responsabilité dans leur action politique. Il ne cherche pas non plus à se cacher des critiques, reproduisant dès les premières minutes du film des extraits d'émissions de la station CHOI Radio X de Québec dénonçant l'intention du député Amir Khadir de « glorifier un terroriste » en présentant une motion à l'Assemblée nationale, en mars 2013, pour commémorer la mort de Paul Rose. À lui seul, ce segment rappelle la nécessité d'un tel film.

En présentant les Rose sous un angle plus humain – le frère de Paul, Jacques, occupe une place prépondérante dans le film, qui prend la forme de conversations avec son neveu Félix –, le réalisateur nous replonge dans l'atmosphère politique bouillonnante du Québec du début de la Révolution tranquille. Cette époque – les années 1960-1970 –, faut-il le rappeler, est marquée par la décolonisation et par les luttes de libération nationale à travers le monde.

Habilement construit autour d'images d'archives minutieusement sélectionnées, le film énonce des vérités qui dérangent et qui contrastent profondément avec l'image idéalisée qu'on se fait aujourd'hui de cette période certes émancipatrice, mais aussi tumultueuse, les mouvements politiques tant ouvriers qu'indépendantistes subissant la répression du pouvoir en place. Jacques Rose rappelle notamment à son neveu l'épisode de La cabane du pêcheur qui eut lieu en Gaspésie, à l'été 1969. Les frères Rose et deux autres jeunes idéalistes tentaient d'y animer un lieu contre-culturel et de sensibiliser les pêcheurs gaspésiens à leur condition d'ouvriers exploités. Ils furent chassés de Percé par la police et par des fiers-à-bras engagés par la mairie. Désillusionnés et frustrés, ils ont ensuite amorcé leur marche sur le sentier de la violence pour tenter de rallier le Québec ouvrier à leur vision d'un Québec libre et socialiste, à l'instar de leurs héros d'Afrique et du Moyen-Orient. À travers des conversations avec d'autres membres de la famille Rose, on redécouvre ainsi le caractère extrêmement violent de la *Loi sur les mesures de guerre*, qui fut la réponse des autorités aux actes violents du FLQ en octobre 1970.



En visionnant le film, il est facile d'établir des liens avec notre époque. L'empire étasunien tremble sous le poids de la montée d'un inquiétant fascisme incarné par le trumpisme et sa tentative de putsch du 6 janvier dernier. L'extrême-droite revient en force en Europe trois quarts de siècle après la Seconde Guerre mondiale. La pandémie de COVID-19 engendre des incertitudes qui rendent de grands pans des populations vulnérables à la propagande haineuse, un peu comme le fit la Grande Dépression des années 1930. La financiarisation des économies, le néocolonialisme industriel et la crise climatique ont réveillé, durant les dernières décennies, de grands mouvements de luttes anti-impérialistes qui ont conduit nombre de leaders de la gauche au pouvoir, surtout en Amérique latine. Au Canada, les Premiers Peuples font face à l'oppression d'un État sourd à leurs revendications pourtant entièrement légitimes et qui cherche toujours à les déposséder davantage, avec l'assentiment tacite d'une population blasée.

Dans cet esprit, le documentaire peut être vu comme une clé pour comprendre tant les raisons qui ont poussé Paul Rose et ses camarades à s'engager dans la lutte armée que la nécessité, encore aujourd'hui, d'envisager des modes de lutte qui transcendent l'actuelle tendance à « l'extrême-centre », selon l'expression du philosophe Alain Deneault, tendance qui permet à un système capitaliste injuste et écocide de se maintenir. De la même manière, il permet d'observer maintes luttes passées et actuelles, ici et ailleurs, sous un autre angle : celui de mouvements politiques propulsés par des populations en détresse. Ainsi, Jacques raconte à Félix sa jeunesse passée aux côtés de Paul dans le quartier ouvrier de Jacques-Cartier, à Longueuil, et la dure vie d'une famille ouvrière dont les générations se sont succédées sous le joug des patrons anglais d'une usine à sucre n'offrant qu'un salaire de crève-faim et le diabète comme cadeau de retraite.

Il importe donc de louer l'improbable collaboration de l'Office national du film qui, avec Babel Films, a soutenu la réalisation de ce documentaire d'une importance insoupçonnée, en affrontant lui aussi de nombreuses critiques. Qu'on le veuille ou non, *Les Rose* nous rappelle nombre de vérités dérangeantes tant passées qu'actuelles et l'ONF, comme société publique, remplit ici son mandat avec brio.

Martin Forgues